

Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 74

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

En ce moment il habitait le château de Waringens-lorf dans les environs. Dès que je fus en sa présence, son premier mouvement fut de me sauter au cou et de m'embrasser. Remarquant à mon accoutrement, que j'étais dans un dénuement complet, il ouvre une de ses malles, en tire des hardes de quoi me vêtir des pieds à la tête, rien n'était oublié ; alors m'ayant fait donner une chambre particulière et un bon souper, je me mis au lit.

Il était lieutenant (*) avec la croix d'honneur depuis l'entrée en campagne. Da... il vint me prendre à mon lever pour me présenter à son général au salon, assis sur un sofa près d'une jeune baronne à côté d'une console. Ils parurent charmés de me voir : « Mon cher François, c'est bien fâcheux d'avoir si mal débuté : tu possèdes une belle main, tu connais la langue allemande dont tu as remporté le prix sous M. Heinis notre professeur. » M. Lacour écoutait, la baronne souriait, on ne pouvait certes, me recommander mieux.

Le général comprenant où son aide-de-camp voulait en venir, me demanda le nom du chef de qui je dépendais : je le lui désignai. « Parbleu Delachastre. » mon ancien frère d'armes, dit-il ! vite une plume et de l'encre, je vais lui écrire deux mots que vous lui remettrez vous-même. »

Après un succulent déjeuner, je les quittais

* Victor Theubet poussa sa carrière militaire jusqu'au grade de colonel. Il a été aide-de-camp du maréchal Berthier, et est mort à Porrentruy en 1858. C. F.

** Colonel du 47^e.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 4

Par une nuit d'hiver

Le fourré resta muet. Mais le bruit se renouvela, un peu au delà, dans le sentier qui le bordait, plus distinct, plus reconnaissable. Oui, tonnerre ! les broussailles pétilleuses par la glace crépitaient sous un pas humain. Et le pas approchait sans vergogne, sans crainte, on marchait librement, sans se dissimuler, comme quelque'un ayant droit, dont le bois est le domaine, que l'heure paraisse étrange ou non.

Simon se colla contre un bout de haillier, se

tous trois, la joie au cœur, cheminant contre Vienne, gai comme un pinson.

Je rapportais le surplus de mon butin au logement où nos hôtes étaient étonnés de mon changement. Là, je voulus bien donner une partie de mes effets à mon camarade du 16^e, et comme c'était précisément le jour d'inspection, je remis au colonel la lettre dont j'étais porteur qu'il décacheta de suite et en prit lecture.

Dès qu'il eût fini « que ne parlais-tu plutôt » dit-il, je t'aurais employé ; j'ai par là haut des garnements qui barbouillent du papier, et puis tu sais l'allemand, tu pourras me servir doublement surtout comme interprète. « Monte au bureau, je vais de ce pas t'y rejoindre » J'obéis ponctuellement à cet ordre.

Là, voyant un livre ouvert, de la place où j'étais j'y jette un coup d'œil. Le colonel rentrait, en me regardant : « Tu es bien curieux dit-il — N'est-ce pas, dis-je le *Décameron français* de Marmontel ? — Justement. Tu connais ce bel ouvrage ? » Et pour lui en donner la preuve, je lui montrai le livre de Clémence d'Entragues, où il est question des Delachastre d'Issigny, gentilshommes sous le règne du roi Henri III. Il parut très flatté de cet à propos ; car il ne manqua pas de m'assurer qu'il descendait en ligne directe de cette maison illustre. J'étais devenu par là son confident et ami.

C'était un homme vif et prompt. Il dit encore en prenant sa canne : « je vais faire déguerpir ces drôles. »

Mon occupation n'était autre que d'écrire le rapport sous sa dictée ; cette besogne se faisait régulièrement à quatre heures du matin, assis à une table couverte de toutes sortes de friandises, de vins et liqueurs. Il fallait être expéditif. Sitôt signé : « Leclerc (nom de son domestique) mettez les chevaux à la voiture. » Nous y montions, et sur notre passage, s'il lui prenait envie, soit par fantaisie ou cyprice d'avoir l'objet qu'il convoitait, il faisait arrêter. On en-

ploya en deux pour raccourcir sa taille. Un sorcier même ne l'aurait pas deviné là...

Et le nouveau venu passa, les deux mains dans ses poches, simple et tranquille et, entre les dents, un petit air qu'il sifflait.

Malheur ! la pâle lumière l'avait tout enveloppé une seconde, elle avait dessiné le képi, l'habit vert.

— Antoine !

Le nom ne sortit pas des lèvres de Simon. Trop de fureur l'étrangla dans sa gorge. Mais son âme bondit comme une hyène. Il chancela presque à force de haine. Antoine ! l'autorité, la surveillance, la répression ! et qui faisait la ronde afin de mieux mettre la main sur quelques pauvres diables en concurrence avec les renards !...

trait dans la boutique ou magasin : je marchandais, et prix convenu, il me disait de payer. Nos absences duraient la matinée entière.

J'avais changé de logement pour être plus à sa commodité ; j'étais chez un jardinier dont la demeure attenait à l'hôtel, et couchais au rez-de-chaussée, un léger coup à la fenêtre m'avertissait ; les filles de la maison étaient remplies d'attention pour moi, aussi leur distribuais-je les ciseaux, peignes et couteaux mis en réserve depuis Wels.

Un jour, je fis emplette d'une toque en velours avec galon en or ; du moment qu'il s'en aperçut, il me l'ôte pour la poser sur sa tête. « Me va-t-elle bien ? — Oui, colonel, au surplus perlatif — Combien a-t-elle coûté ? — Dix francs. » Il mit la main à sa poche, ouvre sa bourse et me donne vingt francs ; quelques jours après, il n'y pensait plus.

Un soir assez tard, j'avais envoyé un soldat loger dans un quartier du faubourg sans avoir prévenu le bourgmaster. Le colonel en lisant le rapport, je m'exclamai et m'en fit arrièrepensée. Alors, baissant la voix, il me dit plus tranquillement que l'arrondissement était destiné uniquement à la cavalerie ; je me conformai à cette avis.

Tout près de là était un petit hôtel à belvédère, occupé par le comte de Walsleben général de la confédération du Rhin, blessé.

Un peu plus loin, le palais de Lichtenstein, d'une grande magnificence, dont les escaliers sont en marbre, et les murailles ornées de peintures recherchées. Ce palais a servi d'ambulance. On avait recouvert les murs au moyen de planches posées pour les préserver de cas fortuits et de dommage.

La fayencerie était déservie par bon nombre de peintres qu'en passant on voyait travailler chacun dans son genre.

J'avais donné de mes nouvelles à différentes personnes du pays, qui étaient établies à Vienne

Que se passa-t-il dans l'esprit enlêvé de Simon ? S'y alluma-t-il une flamme de toutes ces doctrines hurlantes dont il était sans cesse nourri ? La vengeance le saisit-elle, l'égarait-elle, ou bien l'envie ? Pourquoi achevait-il de s'exaspérer ? Peut-être parce que le garde, ce pauvre honnête homme, allait disparaître. Il était loin, déjà.

— Tiens, puisque tu le cherches, voilà ton compte, à toi.

Ce fut un coup de feu, un éclair, un cri. Dans la blanche lueur, Simon vit la silhouette battre l'air des deux bras. Elle s'effaça en tombant sur le sol.

Tout à l'heure, dans le bois, un garde et un braconnier ; maintenant un cadavre et un assassin : telle était l'œuvre.

parmi lesquelles il y avait un M. Merguin (*) professeur de français au collège de Léopoldstadt que je vis dans la suite, dont la femme, bohémienne de nation était aussi bonne que lui ; il y avait aussi une D^{lle} Briemann de Porrentruy. Tous me comblaient d'amitiés.

J'allais à moments perdus, faire visite à M. le général baron Neigre, aussi un compatriote logé dans la Herrenstrasse (rue des messieurs) et au payeur général M. Wiser de Boécourt ; dans le même hôtel, des planches sur des tréteaux garnissaient les deux ailes de son appartement. D'un côté les ducats en or, de l'autre des pièces de monnaie en argent. Je restais sur le seuil ; du fond de son cabinet, il me faisait signe d'entrer.

Un M. Froidevaux du Noirmont dans les Franches-Montagne, ancien conseiller d'Etat de l'Empire, se plaisait à fumer sa pipe dessus le balcon de son hôtel et à boire frais, tenant les bouteilles dans une seille d'eau. Il était bien vieux ; sa conversation ne démontrait pas qu'il fût un homme d'un esprit supérieur, ce qui me donnait à penser où la fortune va-t-elle se nicher ?

Toutes mes après midi étaient à ma disposition. Wantant en tirer un petit profit j'amenai M. Delachastre à une spéculation qui me fut en quelque sorte avantageuse. Voici ce dont il s'agit. Ayant ouï-dire que Napoléon, dont la munificence était grande, avait visité tous les hôpitaux de Vienne remplis des blessés de la bataille d'Essling, et leur avait fait donner, à chacun 60 francs, j'eus l'idée d'en tirer parti, puisque je n'avais pu profiter de cette aubaine.

M. Delachastre, outre un bel équipage attelé de deux chevaux gris, dont la commune qu'il administrait bien lui avait fait don, recevait quelques assignats, sans autre valeur réelle que celle attribuée dans l'Etat où ils avaient cours ; il les mettait en portefeuille. Je lui proposai d'échanger un billet de 7 florins contre 5 francs.

Je parcourus les endroits principaux, l'école de médecine où j'en débitai pour 200 fr. que je livrais à ma rentrée, et sans fixer de retenue j'étais content de sa libéralité.

Un dimanche, me trouvant devant l'hôtel, je vis un domestique avec deux chevaux entrer dans le Danube pour les y abreuver ; dans moins de dix minutes ils disparurent ; on lui avait tendu une perche qu'il ne put tenir.

(*) Dit Naseau, pour le distinguer de ses autres homonymes.

Le malheureux frissonnait, blotti, enfoncé dans le fourré. Pendant quelques instants, il douta lui-même du crime qu'il venait de commettre. Aussi rapide que la décharge qui avait abattu le garde, une réaction formidable s'opérait en lui, un sursaut secouait tout son être, il était réveillé par sa chute dans le gouffre.

Combien de temps resta-t-il fasciné, écrasé par l'horreur de lui-même, l'épouvante de la réalité ? Tout à coup un autre sentiment le saisit, le domina l'emporta ; l'effroi. Ah ! oui, il venait de tuer le garde forestier, ce brave cœur, son ancien camarade ! Il n'était plus qu'une pâture de cachot, un traqué par la justice, l'homme des gendarmes, de la cour d'assises, un accusé, un condamné... Et, dans cette boue sanglante que le froid figeait, un marcheur inattendu avait peut-être déjà découvert le cadavre. Alors, déjà aussi, on cherchait le meurtrier, on visitait le bois, on allait le fouiller de fond en comble, visiter jusqu'aux arbres creux.

Inondé d'une sueur froide, secoué jusqu'aux moelles, il se glissa comme une couleuvre, sortit sans bruit du fourré et, quand il fut dans le sentier, rien ne se faisant ni voir, ni entendre, il courut. Où allait-il ? N'importe, il fuyait.

(La suite prochainement).

A quelque temps de là, je changeai de logement ; je vins à Waringenstrass, chez des bons bourgeois. Les premiers jours je fus passablement traité ; ensuite atteint d'une esquinancie assez grave, on m'avait retiré dans un coin de l'appartement sur un peu de paille ; je souffrais beaucoup sans me plaindre, le chirurgien du quartier me pensait, mais pour mon mal il n'ordonnait rien.

Je n'étais pas seul de logé là. Un soldat badois du 3^e régiment devait aller rejoindre son corps dans l'île de Lobau occupée par les troupes françaises et celles des alliés ; un pressentiment me poussa à lui dire en allemand s'il connaissait M. de Rosé. « *Der Franzos ?* » (Le français) répondit-il aussitôt, « c'est mon capitaine. » Je demandai un bout de papier et lui mandai ma position fâcheuse. Il était onze heures du matin, et dans la soirée, on frappait à la porte ; nous nous étreignîmes en véritables amis.

J'étais en quelque sorte la cause de son bonheur, et il était reconnaissant. Il en donna ordre de me dresser un lit complètement garni, et le médecin appelé, je fus si bien guéri dans peu de jours que je pus aller le trouver à l'hôtel, où il se faisait grandement servir. Cela devait l'entraîner à une dépense dépassant ses moyens ; alors il me confia sa gêne d'argent, et me chargea de lui indiquer un banquier. J'avais déjà vu dans les premiers jours un M. Seignez, commis principal de la première maison de Vienne, tout près du palais impérial, chez qui nous nous rendîmes ensemble. Il tira une lettre de change sur un oncle chanoine de la métropole de Fribourg (*) en Brisgau dont il toucha le montant ; alors nous roulions par toute la ville de Vienne en fiacre, faisant bonne chère tant que l'argent dura. Je ne devais plus le revoir ; il est mort en Espagne.

M. Theubet m'avait introduit dans l'hôtel d'Anna Strass chez M. le baron de Verger (**).

Napoléon.

Un mot sur ce digne homme.

Il était de Delémont, avait épousé en 1807 Mlle Annette de Noël de Porrentruy, fille unique d'un ancien lieutenant colonel de l'ancien régime en France ; j'avais assisté à la sérénade donnée le soir du jour de son mariage devant la maison de Billieux.

J'ai su trop tard que mon père était devenu son tuteur pendant sa minorité. Dès que je me fus fait connaître, j'étais admis à sa table parmi les officiers supérieurs, généraux, assis dans un fauteuil à ses côtés ; d'une complaisance telle qu'il coupait lui-même les morceaux de viande sur mon assiette, ayant chaque convive un desservant, et pour verser le vin dans des verres de cristal.

Vis-à-vis de moi était un jeune colonel, j'ai su depuis son nom (M. Voirol) (***) de Tavanès au val de Moutier, réquisitionnaire de l'ancienne république, j'étais charmé de cet honneur. Cependant dans une interlocation passagère, je lui avais conté le trait d'intrépidité donné à Essling ; et un jour que je me présentais, comme il était sur le point de partir pour Schœnbrunn, où résidait l'empereur, il m'offrit une place dans sa calèche. La seule crainte d'être reconnu complice dans l'affreuse scène des imprécations soldatesques contre l'empereur Napoléon, le 19 mai, toujours présente à mon esprit troublé, m'a fait remercier, comptant d'ailleurs sur la recommandation du colonel Gauthier, dont je ne pouvais méconnaître la prérogative.

(*) Il s'agit sans doute du chanoine de Rosé, grand chanoine du chapitre cathédral de Bâle, qui résidait à Arlesheim à la Révolution.

(**) Devenu général au service de Bavière, est mort à Munich en 1851.

(***) Devenu général, mort en 1847.

M. le baron Gressot dont on m'avait donné l'adresse à Pentzing, était parti en mission diplomatique ; ce beau village était lieu de remonte pour la cavalerie.

La ville de Vienne paraissait fort animée. On avait expédié de Paris des acteurs de comédie. Le théâtre de la Cour était très fréquenté, des billets d'entrée déposés au bureau me procuraient le plaisir d'y aller souvent ; j'y ai vu jouer les pièces françaises en vogue, entre autres les *Innocents* et : c'est la fête d'Innocentin, de Basile et d'Ignace.

La troupe allemande alternait avec les acteurs français, j'ai été une fois curieux de voir ce genre de spectacle. On donnait : *Guter Mond warum so stille ?* (bonne lune, pourquoi si tranquille ?) bien différent du français gai et spirituel.

Le hasard me fit rencontrer près d'un chantier de construction voisin du Danube, deux de mes compatriotes Meunier Henri et Wiser Georges, sergent dans le corps des ouvriers d'artillerie, venant d'Anvers (Escaut) où ils avaient coopéré à l'exécution d'une machine hydraulique d'invention moderne, dont on devait se servir bientôt ici, à la reprise des hostilités.

Le 5 juillet j'étais près de mon bienfaiteur que je n'oubliais pas, nous causâmes à l'écurie pendant qu'on donnait à ses beaux andalous (*) des quarts de pain trempés dans des seilles de vin, en place d'avoine ; il ne me cacha rien de ce qu'il savait de relatif aux circonstances actuelles. Il était réservé à la division Morand de commencer l'action ; qu'au signal donné par la machine en question, la brigade de M. Lacour devait s'ébranler ; qu'il connaissait son devoir, et que la réussite dépendait de sa vie, dont le sacrifice était fait d'avance.

Je le laissai avec l'assurance qu'il s'en tirerait bien.

De là, je me rendis au 61^e que j'accompagnai depuis Heiligenstadt, en traversant Vienne jusqu'au delà du pont de Léopoldstadt, sur la route de Linz par une averse qui a duré toute la nuit.

Je m'étais mis en pension dans un cabaret et prenais mes repas avec des maréchaux de logis du 13^e chasseurs, qui avait son dépôt à Bel-fort.

(A suivre.)

Les insectes agents de contagion.

L'étude de la manière dont se fait la transmission des maladies contagieuses est des plus intéressantes les résultats auxquels elle conduit sont un guide précieux pour l'hygiéniste. Les découvertes de Pasteur démontrant le rôle joué par des êtres microscopiques, par des microbes, dans l'origine des maladies devaient ouvrir de nouveaux horizons aux savants qui cherchent à connaître la manière dont le mal se propage et dont se développent les épidémies.

Ce ne sont pas seulement l'eau et les objets souillés par les malades qui peuvent devenir des agents actifs de propagation des maladies infectieuses. De même que le vent peut transporter au loin le pollen fécondant ou les poussières meurtrières, de même l'insecte ailé peut concourir, d'une part, à la reproduction de la fleur parfumée et devenir, d'autre part, un agent destructeur en semant sur son passage les germes des infections les plus redoutables.

C'est ainsi que la mouche, par exemple, hôte habituel de nos appartements, peut devenir un agent inconscient, mais sûrement actif de contagion dans les familles. La mouche, en effet,

(*) Le marquis de la Romana, grand d'Espagne avait amené quantité de ces chevaux de luxe.